De quoi le soupçon de mensonge est-il la vérité ?

Nicolas Froeliger

▶ **To cite this version:**

Nicolas Froeliger. De quoi le soupçon de mensonge est-il la vérité ?. TTR : traduction, terminologie, rédaction, inPress. hal-04429791

HAL Id: hal-04429791
https://hal.science/hal-04429791v1

Submitted on 31 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

De quoi le soupçon de mensonge est-il la vérité ?

Nicolas Froeliger, Université Paris Diderot, laboratoire CLILLAC-ARP (EA 3967),
nf@eila.univ-paris-diderot.fr

> Les notions d'importance, de nécessité, d'intérêt sont mille fois plus déterminantes que la notion de vérité. Pas du tout parce qu'elles la remplacent, mais parce qu'elles mesurent la vérité de ce que je dis. (Gilles Deleuze, 1990, p. 177)

Résumé : À la suite de deux articles visant à actualiser la question de la trahison en traduction, et dans le cadre d'une réflexion générale sur les aspects sociologiques et psychologiques de la traduction dans son exercice, le présent article traite de l'allégation de mensonge et du rapport à la vérité chez les traducteurs. Pourquoi ce soupçon, aux yeux du monde extérieur et de nos propres confrères ? Pour des raisons banales et dans une large mesure dépassées, d'abord : accusation de méconnaissance du sujet ou d'inaptitude à produire un texte fonctionnel. Certes. Mais déjà survient un premier renversement : le soupçon est plus dérangeant encore lorsque la traduction est réussie : d'une part, parce que l'effet va alors primer sur la forme, d'autre part, parce que le traducteur donne alors l'impression de se glisser dans la peau d'un autre, auteur ou destinataire. De la traduction comme usurpation, donc. En tout état de cause, ces soupçons se payent, en termes financiers et psychologiques. Mais pourquoi, au fond, voir dans cette question – qui renvoie directement à celle de la neutralité – un sujet traductologique ? Nous tenterons de démontrer que c'en est un non pas parce que les traducteurs seraient effectivement des menteurs, mais au contraire parce qu'ils entretiennent un rapport exacerbé à la notion de vérité : par rapport à l'original, à leur connaissance du monde et à eux-mêmes. Traduire, c'est élucider. Le mot *vérité*, toutefois, doit-il s'employer ici au singulier ou au pluriel ? Le développement de la traduction pragmatique et de la traductologie de corpus nous fera clairement pencher pour la deuxième option, et plaider *in fine* pour une conception essentiellement ironique de la traduction en général.

Mots clef : traduction, traductologie, mensonge, vérité, traduction pragmatique

Comme souvent lorsque se croisent, en traductologie, la question des affects, des comportements psychologiques et les effets de réputation, la problématique du mensonge se déploie à la fois dans les relations entre les traducteurs et leurs interlocuteurs et dans le rapport des uns et des autres aux textes traduits. Pourquoi ce soupçon, aux yeux du monde extérieur et à l'intérieur même de la profession ? Pourquoi affleure-t-il dans la perception des textes traduits et à l'encontre de ceux qui en sont les producteurs ? Admettons-le, néanmoins, il n'est pas si répandu. En revanche, nous l'avons souvent constaté, il touche toujours une corde sensible. Et c'est là le véritable problème : à défaut de passer encore pour des traîtres, les traducteurs craignent bien souvent d'être accusés de ne pas dire la vérité – dans leurs interactions – et de ne pas non plus l'écrire – dans leurs textes. Ce qui tend à les délégitimer à leurs propres yeux et à délégitimer leurs productions, pesant sur les rémunérations et sur la capacité à se battre pour relever ces dernières. D'où l'intérêt d'enquêter sur ce sujet, après d'autres, voisins mais distincts (la confiance, le sentiment d'imposture, ou la trahison, notamment, voir Froeliger 2004, 2005, 2012, 2017 et à paraître).

Précisons tout d'abord que la question du mensonge a été, à notre connaissance, peu abordée à ce jour en traductologie, du moins de manière frontale. La seule exception dont nous ayons eu vent se trouve dans la thèse de Kaisa Koskinen (2000, pp. 100-106), qui se penche sur les décalages entre les propos (préfaces de traducteurs) et les actes (la traduction produite par ces derniers), en usant des quatre catégories de mensonges définies par Robert E. Goodin au sujet de la sphère politique (1980, pp. 37-64) : mensonge proprement dit, omission/dissimulation (*secrecy*), propagande et dilution dans un flot d'informations. Le sujet a par contre été abondamment traité ailleurs, dans toute son ambivalence, qui fait qu'il est à la fois rupture du lien de confiance entre les êtres humains et condition nécessaire de relations à peu près harmonieuses entre ces mêmes êtres. Au risque de la caricature, on distingue, dans ce vaste univers, deux extrêmes entre lesquels se déploient les domaines de l'éthique, de la déontologie et de la morale :

- le premier, dans la tradition de Nicolas Machiavel (1532/2001, en particulier le ch. XVIII), considère le mensonge comme un mal nécessaire pour aboutir à un bien supérieur. C'est un compromis acceptable. Le champ privilégié est ici celui de l'action politique ;

- le second, sous l'influence d'Emmanuel Kant (1785/1985, en particulier p. 262), pose un interdit moral absolu (un « impératif catégorique ») sur le mensonge : en aucun cas celui-ci n'est acceptable. C'est cette fois un problème de philosophie morale.

D'où deux questions : où se situent, majoritairement, les traducteurs – et leurs productions – par rapport à ces deux extrêmes ? Quel est le sens de ce soupçon de mensonge quant au rôle de la traduction et des traducteurs dans la société ? Nous tenterons de répondre à ces interrogations en examinant l'acte d'accusation avant de tenter de retourner le problème en nous appuyant sur un ensemble de cas concrets, sans nous interdire de faire appel à l'actualité. Ajoutons que nous n'entendons pas non plus traiter de cette question en termes prescriptifs, c'est-à-dire moraux : il ne nous appartient pas, ici, de dire le bien ou le mal, mais plutôt de comprendre et, éventuellement, de suggérer. Nous nous tenterons également de nous astreindre à une totale neutralité en ce qui concerne notre propre et épidermique rapport au mensonge.

I. L'acte d'accusation : de la traduction comme une forme maladroite d'escroquerie

Il nous faut tout d'abord envisager le soupçon selon lequel les traducteurs, en général, seraient des menteurs. Et de piètres menteurs, qui plus est. Celui-ci se rencontre à deux endroits :

– dans la société en général ;
– chez certains de leurs confrères.

1. Vu de l'extérieur : « tous les traducteurs sont des menteurs »

La traductologie, nous l'avons vu, est peu diserte sur la question du mensonge, dès lors qu'on la distingue de celle, dépassée, de la fidélité. Des recherches un peu plus larges, menées grâce à la puissance informatique de la toile, feront néanmoins apparaître quelques associations intéressantes. À commencer par la sentence « Tous les traducteurs sont des menteurs », tour a tour attribuée à Maïmonide (sous ce nom ou sous pseudonyme), à tel érudit anonyme, ou plus largement à la sagesse populaire, sans que jamais n'apparaisse de source clairement identifiée (une œuvre, une édition, une année, une page...). C'est une allégation diffuse.

Presque toujours, en revanche, l'association traduction/mensonge ou traducteur/menteur apparaît en lien avec l'interprétation des textes sacrés de deux religions : le judaïsme et l'islam. Or, ces deux religions sont aussi celles qui ont posé l'interdit le plus fort sur la traduction de leurs textes sacrés : la Bible hébraïque et le Coran sont certes traduits à des fins d'information, voire d'exégèse, mais c'est en hébreu et en arabe que se produit le contact (ou la recherche de contact…) avec le divin[1]. La transcendance se perdant avec la traduction, il est alors logique de voir en celle-ci un mensonge, et dans ses agents des menteurs.

Il y a donc, dans ce soupçon venu du dehors, comme une vision en creux de ce que serait une traduction non mensongère : un texte qui serait exactement le même, et porteur des mêmes effets, dans une langue autre, soit la reproduction de l'unique, y compris dans son caractère d'unicité. Ce qu'on retrouve dans le mythe de la Septante, avec cette invention géniale qui est l'ancêtre de toutes les démarches de qualité en traduction. Ce qu'il s'agit, ici, de produire, c'est ce que depuis Madame Dacier (1735, p. 226) on qualifie de « second original » (quand bien même les œuvres envisagées par cette traductrice étaient très *originales* par rapport à leur texte source, mais c'est un autre problème). L'antivaleur (selon la terminologie proposée par Nathalie Heinich, 2017) du mensonge étant la vérité, nous dirons donc que ce que certains cherchent, dans la vérité d'une traduction, c'est la vérité d'un original (la plupart du temps) absent et inaccessible – sinon, nul besoin de traduire… C'est donc demander l'impossible : on voudrait trouver Dieu, et l'on a que des mots… Ce qui justifie le caractère généralisateur et ontologique de la phrase *tous les traducteurs sont des menteurs*. La condamnation est ici de nature morale.

2. Vu de l'intérieur : « tous les traducteurs sont des menteurs » (*redux*)

Plus intéressant, on retrouve ce même soupçon sous la plume même de certains traducteurs. Une publication sur le blog de notre collègue Kevin Hendzel (2013[2]), avec lequel nous avions naguère envisagé d'écrire cet article à quatre mains, en fournit un excellent exemple. Avec un

[1] Voir, sur les fondements intellecturels de ce phénomène, la conférence de Borges (1985) sur la kabbale.

[2] http://www.kevinhendzel.com/everybody-lies-marketing-claims-of-universal-expertise-by-freelance-translators-and-we-do-everything-agencies-damage-industry-credibility-and-drive-the-commodity-mentality/ (Consulté le 23 mai 2019, avec nos excuses pour la longueur du lien)

titre englobant et au final ambigu : « *Everybody Lies* ». Nous l'étudierons en trois temps : l'argumentaire, l'intérêt d'un tel argumentaire, et les soubassements et limites de celui-ci.

a. L'argumentaire

Sur quoi mentiraient ces traducteurs, selon ce confrère ? Sur deux points :

- sur leur connaissance des domaines de spécialité, et en particulier sur leur aptitude à traiter professionnellement n'importe quel sujet (« *Subject-matter expertise is not only the principal quality differentiator on the market, it's the single best way to stand out from the competition.* ») ;
- si, en outre, le traducteur en question est une agence, il ment *a fortiori* sur sa capacité à traiter en plus toutes les langues (« *Many translation agencies are even more guilty of these kinds of overreaching, handyman-class absurdities because they not only claim expertise in all subjects but also in "all languages," a combination that is mathematically impossible* »).

Nous ne sommes plus, cette fois, dans le registre de la morale, mais dans celui de l'efficacité : le mensonge est une forme maladroite d'escroquerie, puisqu'il suffit, pour découvrir le pot-aux-roses, de regarder la qualité du produit d'arrivée. Ce qui pourra donc être catastrophique en termes de réputation. Quelles seraient, selon l'auteur, les causes de cette magistrale et générale erreur de positionnement ? L'absence de barrière à l'entrée du marché de la traduction professionnelle, une approche par trop philologique (« *I think they simply don't know the difference between understanding the words and understanding the meaning. They think the confidence you get from understanding the words is all there is.* »), et – mais nous quittons la sphère du mensonge pour entrer dans celle de la simple ignorance –, la méconnaissance des réalités de la profession.

Quelles en seraient ensuite les conséquences ? Interchangeabilité des domaines et des traducteurs[3], et donc baisse tendancielle des tarifs, aggravée qui plus est par les progrès, dans

[3] Voir à ce sujet la campagne de l'*American Translators' Association*, dont l'un des sous-titres est « *Translation is not a commodity* » : https://www.atanet.org/docs/translation_buying_guide.pdf (Consultée le 23 mai 2019)

la réalité et dans les esprits, de la traduction automatique, aggravée par l'absence de retour sur la qualité de nos productions. Avec au final, le spectre d'une prolétarisation de la profession.

Quels seraient enfin les moyens d'y échapper ? Se concentrer sur un unique domaine, pour devenir un *expert*, en travaillant dur et longtemps (au moins dix ans) pour cela, avec à la clé un appréciable retour sur investissement (« *I started with a consulting company billing $250K a year and sold it as a translation services company billing $25 million a year.* »).

Le soupçon, au final, est extrêmement proche de celui relevé plus haut dans la sphère théologique : seront taxés de mensonges les traducteurs qui ne seraient pas à même de produire un second original. Dans la sphère métaphysique, le texte d'arrivée devait se confondre avec celui de départ ; dans le cadre professionnel, c'est le traducteur qui doit tendre à ne plus faire qu'un avec l'auteur (« *Translation, properly understood, requires that the translator know everything the original writer does. EVERYTHING.* », Hendzel, *op. cit.*) : double et symétrique disparition.

b. L'intérêt d'un tel argumentaire

Pleinement en accord sur ce point avec, par exemple, Ritta Jääskeläinen (« *Since confidence and positive attitudes seem to go together with high-quality at least in some translating situations, if would be of utmost importance to enhance translator's self-esteem* ». Jääskeläinen, 1996, p. 71), nous pensons que le monde de la traduction a besoin de telles opinions : elles ont l'immense mérite d'être mobilisatrices, de donner envie, de montrer que, effectivement dans cet univers extrêmement varié, tout est possible. Y compris de se positionner, auprès des demandeurs, comme conseiller interculturel et interlinguistique. C'est éminemment positif – et à encourager.

Nous nous dirons également d'accord avec Kevin Hendzel sur un deuxième point, quoique nous n'en tirions pas les mêmes conclusions : traduire professionnellement, pour lui comme pour nous, suppose de se mettre en quête d'une forme de maîtrise de ses moyens d'expression. Les traducteurs sont des experts : l'amateurisme, voilà l'ennemi ! La première question étant de savoir de quoi ils sont effectivement experts… Et la seconde, de déterminer si les propos de notre auteur sont généralisables.

c. Les soubassements et limites de tels arguments

Ils ne le sont pas en termes géographiques. L'auteur raisonne en effet de toute évidence à partir de la situation américaine, très différente de l'européenne, en particulier concernant le rôle des formations. Ils ne sont pas non plus, à notre sens, en termes de compétences. Certes, il existe des traductions médiocres. Certes, il y a à cela des raisons, et donc des moyens d'y remédier – ou en tout cas d'en relever le niveau moyen. Mais la solution prônée pose deux problèmes :

- ce n'est pas parce que ça a fonctionné pour l'auteur de ce blog (« *Worked for me*! ») que cela pourrait marcher pour tous. D'ailleurs, si c'était le cas, l'économie entière du secteur des services s'en trouverait bouleversée ;
- si le traducteur doit avoir sur le sujet considéré une expertise égale à celle de son auteur, vient de lui-même à l'esprit cet aphorisme fameux de Woody Allen (1972/2007, p. 181) : « *If [Christopher] Marlowe wrote Shakespeare's works, who wrote Marlowe's?* » En d'autres termes, pourquoi et comment être traducteur si l'on doit en outre et simultanément être quelqu'un d'autre ?

Nous nous dirons donc d'accord sur un point (l'amateurisme) et nettement plus réservé sur les autres. Cette publication émanant d'un blog, on peut par ailleurs être tenté d'y voir une stratégie de communication par la différenciation. Par son titre, d'abord : «*Everybody lies* ». Sous-entendu, *tout le monde sauf moi et, d'une part, je le fais savoir, d'autre part, j'invite la communauté des traducteurs à se rallier à mes préconisations*. C'est de bonne guerre, et c'est à cela que sert, justement, ce type de publications : ce sont des outils de propagande à la gloire de leurs auteurs. Or, la propagande ne serait-elle pas justement, selon Robert E. Goodin (*op. cit*.) une des formes du mensonge ? En faisant mine de s'exclure de l'ensemble des menteurs, l'auteur en vient ainsi à s'inclure à son tour dans cette communauté : belle illustration du paradoxe du menteur, ou paradoxe d'Épiménide : *Untel, qui est crétois, dit que tous les Crétois sont menteurs.* Si c'est vrai, c'est faux ; et si c'est faux, c'est vrai…

Nous sommes pour notre part fermement convaincu que la profession de traducteur existe par elle-même, avec ses compétences et ses systèmes de valeurs, qui la distinguent des autres – et qu'elle a plus à gagner en faisant ressortir sa singularité qu'en travaillant à son propre effacement : quel meilleur moyen de parvenir, avec nos interlocuteurs, à un échange entre

égaux ? C'est sur le cœur du marché qu'il faut agir, pas sur ses extrêmes – en tout cas pas en lui appliquant directement les solutions prônées au niveau d'un de ses pôles (postédition d'un côté, traduction haut de gamme de l'autre). Ce qui conduit à reformuler le problème dans deux directions : qu'est-ce qui, dans l'univers traductionnel, peut donner prise, même à tort, au soupçon de mensonge, et qu'est-ce qu'un tel soupçon révèle de l'habitus des traducteurs ?

II. Quelques éléments à charge

Car il existe bel et bien des éléments à charge. Il nous faut, pour en parler, descendre d'un niveau de détail dans ce qui peut être perçu comme constitutif du mensonge. Si, pour reprendre les catégories de Robert E. Goodin, mentir, c'est non seulement dire le contraire de la vérité, mais aussi en dire pas assez ou trop, ou encore présenter une information sous un jour flatteur, alors oui, le territoire du traduire peut devenir frontalier de celui du mentir… On pourra ainsi observer que c'est parfois la traduction qui donne du sens à un texte de départ, disons, énigmatique. Celui-ci, en effet, est parfois bancal, souvent améliorable, et occasionnellement incompréhensible. Et pourtant, le traducteur, s'il veut être payé, doit s'en saisir pour produire un texte qui, lui, apparaisse satisfaisant. À la limite, on débouche là sur ce que l'on pourrait appeler le dilemme de Trump/Viennot, du nom de l'actuel président américain et de la traductrice Bérengère Viennot, qui a décrit, fin 2016, dans le magazine en ligne *Slate*, puis en 2019 sous la forme d'un ouvrage le trouble existentiel qu'a fait naître chez elle le fait de devoir restituer dans un français parfaitement correct des discours de Donald Trump qui laissaient fortement à désirer en termes, notamment, de forme. Une traduction en français correct d'un texte de départ déficient est-elle une traduction mensongère ? Ne sommes-nous pas les propagandistes des textes que nous traduisons – et, à travers eux, de nos propres compétences d'écriture ?

On pourra ajouter, c'est à la fois une évidence pour tous ceux qui la pratiquent et un thème traductologique bien connu, que la traduction est un jeu constant avec l'implicite et l'explicite : il faut tantôt préciser ce que le texte de départ ne fait que sous-entendre, tantôt faire disparaître ce qui, pour nos destinataires, est trop évident pour figurer en toutes lettres dans le texte d'arrivée : omission ou surcharge d'information…

Poussons le raisonnement un peu plus loin. Sur le plan des sujets traités, toute traduction ne s'inscrit-elle pas, en termes de connaissances factuelles, dans un différentiel de savoirs (voir

Froeliger, 2013, ch. I) ? Si l'on nous demande de traduire, c'est bien parce que quelqu'un quelque part ignore quelque chose. Et comme personne, *a priori*, ne naît avec une connaissance infuse de tous les domaines du savoir, qui au demeurant évoluent rapidement, à un moment donné, tout traducteur se trouve lui-même dans la méconnaissance par rapport au domaine qu'il s'apprête à aborder. Il y a donc, ici, une part intrinsèque sinon de caché, au moins de non-dit. Et d'ailleurs, sur le plan de la prestation de services, n'en va-t-il pas de même de toute opération de nature commerciale ? Et c'est ce non-dit, cette asymétrie d'information qui va peser sur la formation du prix. En économie, c'est ce que l'on appelle depuis Adam Smith l'aléa moral (ou risque moral), dû à l'impossibilité d'observer le comportement des acteurs avec lesquels on se trouve en interaction (voir par exemple Lane et Phillips, 2002). On pense ici à une blague chilienne bien connue : *Comment faire fortune ? En achetant des Argentins au prix qu'ils valent réellement pour les revendre au prix auquel ils s'estiment...* En ce sens, les pressions à la baisse sur les tarifs de la traduction peuvent s'expliquer par l'illusion qu'il s'agit d'un processus transparent, nullement mystérieux, accessible à tous ceux qui se disent ou se croient bilingues – ou qui ont à leur disposition des outils de traduction automatique. En termes de qualité ou de résultat, c'est bien sûr une illusion[4], mais une illusion tenace.

Ces éléments sont-ils proprement mensongers ? Non, bien sûr : ce seraient plutôt des gages de professionnalisme. Chacun, en revanche, concourt à entourer l'acte de traduction d'une aura propice à la formation du soupçon de mensonge.

De ce qui précède, nous pouvons tirer trois conclusions provisoires. Tout d'abord, chez celui qui soupçonne, le soupçon de mensonge est lié à la crainte d'une perte de maîtrise sur l'objet qui lui importe. En l'occurrence la traduction. C'est à cet endroit que, dans d'autres circonstances, se forme la jalousie. Et l'accusation première des jaloux est *Tu mens !* Ensuite, bien souvent, les traducteurs – comme d'ailleurs les interprètes – servent de paratonnerre à leurs auteurs. On le voit régulièrement dans la sphère politique ou judiciaire (voir le procès, à Paris, du couturier John Galliano, cf. Robert-Diard, 2011). C'est bien la preuve que le soupçon de mensonge existe, à l'état latent, et n'attend qu'une occasion pour se voir formuler. Cela justifie qu'on s'en défende. Enfin, s'il faut travailler à améliorer la visibilité de la profession – y compris en la renarcissisant, comme le fait l'auteur de notre blog précité – il doit rester, dans

[4] Même s'il serait suicidaire de ne pas suivre de près les impressionnants progrès de la traduction automatique.

l'opération, une part de mystère qui fait qu'il faut bel et bien être traducteur pour arriver à traduire professionnellement : c'est au fond ce qui nous protège.

On peut donc très bien se retrouver confronté au soupçon de mensonge sans qu'il y ait mensonge, alors même que les traductions sont réussies, c'est-à-dire fonctionnent comme texte recevable. Dans les allégations formulées par Kevin Hendzel sur son blog, la question du mensonge ne pouvait qu'être tranchée par la confrontation avec le produit d'arrivée. Il n'en va pas de même ici. La situation est en effet encore plus inquiétante quand la traduction fonctionne bel et bien comme un texte à part entière. Pourquoi ?

- Parce que l'équivalence d'effet, la restitution de l'intention, ou celle du sens, comme on voudra, suppose une divergence par rapport à la forme initiale. Nous nous plaçons ici au niveau du texte ;

- parce que c'est un traducteur qui parle, ou plus exactement qui écrit, là où l'on attendrait un ingénieur, un juriste, un financier, un technicien… Ou plus exactement qui les fait parler mieux, peut-être, qu'eux-mêmes n'auraient su le faire. Après tout, c'est lui le professionnel de l'écriture, et pas eux. D'où d'ailleurs ce que l'on appelle les universaux de la traduction, et notamment le fait qu'un texte de départ soit en général moins normalisé et moins bien écrit qu'un texte d'arrivée, du moins en traduction pragmatique, qui est le domaine que nous étudions.

Après le paradoxe du menteur, nous sommes donc face à un phénomène d'inquiétante étrangeté : c'est pareil parce que ce n'est pas pareil… Il y aurait ainsi, par rapport à l'accusation de mensonge par crasse incompétence évoquée par Kevin Hendzel, un renversement de perspective, un franchissement de limite. Les traducteurs (ou en tout cas beaucoup d'entre eux : rappelons son titre : *Everybody Lies*) seraient, écrit-il, menteurs par incapacité à produire un texte de la qualité requise. Nous pensons pour notre part que ce même soupçon peut être alimenté parce qu'ils réalisent précisément un véritable document répondant à ce critère de qualité. Le traducteur n'est donc plus un acteur qui en sait autant que son auteur (« *Translation, properly understood, requires that the translator know everything the original writer does. EVERYTHING.* », *op. cit.*) : en réalité, en termes d'écriture et de compétences de communication auprès du public visé, il en sait *plus* que celui-ci (dans le cas de Donald Trump, cela ne vaudra que pour les destinataires de la traduction, pas pour le

public initial visé – les électeurs américains – puisque, après tout, ce candidat a été élu…). En tout état de cause, les compétences sont donc bel et bien autres, et l'argument des connaissances se trouve renversé…

Peut-être y aurait-il eu lieu, dans ces conditions, de creuser un peu plus profondément, en nous interrogeant sur les raisons – psychologiques, là encore – qui font du mensonge un sujet traductologique légitime. Ce qui nous amènera à un second renversement de perspective.

III. La traduction comme rapport exacerbé à la vérité

Nous sommes en réalité persuadés que si le soupçon du mensonge nous agrippe parfois si douloureusement, c'est parce que justement l'opération même de traduction nous place dans une relation intime avec la notion de vérité. Il y a, dans la profession, une peur d'être pris en défaut – que l'on peut aussi bien appeler perfectionnisme – qui s'accompagnera bien souvent d'une obsession pour l'adhésion la plus rigoureuse à des injonctions d'écriture qui n'importent au fond qu'aux traducteurs eux-mêmes : normopathie et sentiment d'imposture. Cette relation se déploie de quatre manières.

1. Vérité par rapport à l'original

Il s'agit tout d'abord de rendre justice et raison d'un texte original qu'il va falloir nous approprier, à la fois dans son intention et dans sa forme, afin de restituer au mieux les éléments que nous aurons jugés pertinents – y compris au regard de la situation de communication. Dans la sphère traductologique, c'est sans doute Steiner qui a le mieux décrit ce processus avec son fameux – et quelque peu machiste – « élan herméneutique » (1975/1978, pp. 278-285). Il y a en tout état de cause, dans la nécessité de comprendre pour traduire, un rapport d'intimité avec ce qui, pour nous, fait la vérité d'un texte. D'où la souffrance qui est parfois ressentie lors ce que cette vérité est contraire à nos principes ou à nos valeurs personnelles, et qui nous rapproche du sentiment d'imposture.

2. Vérité par rapport à notre connaissance du monde

Il faut ensuite intégrer la dimension pragmatique, et en l'occurrence l'adéquation (ou la non-adéquation) du texte (de départ ou d'arrivée) au monde extérieur. Ce qui ne peut, par

définition, pas être réglé d'emblée mais suppose dans chaque cas un positionnement non plus moral, mais éthique ou déontologique.

Que faire, en effet, lorsque notre texte de départ est, sinon mensonger, au moins trompeur ? Le phénomène n'est pas rare. Il peut être le fruit d'une simple erreur de l'auteur par rapport au référent. Ainsi, dans un texte sur l'application des neurosciences cognitives en musicologie, on trouve le passage suivant, en espagnol :

> En este sentido, Howard Gardner (1987) estudia el concepto de "inteligencias múltiples" al entender que la concepción de inteligencia ha de considerarse, no como algo innato e inamovible, sino como habilidad, lo que permite que desde la educación formal e informal se la desarrolle como destreza. Las inteligencias reconocidas hasta el momento son: inteligencia lógico-matemática, inteligencia linguistica, inteligencia espacial, inteligencia musical, inteligencia corporal-kinestésica, inteligencia intrapersonal, inteligencia interpersonal, **inteligencia emocional** e inteligencia naturalista. Habrá que estimular todas ellas para potenciar el desarrollo integral de los escolares.

Commentaire de l'étudiante[5] qui a traité de ce texte dans son mémoire de recherche documentaire, terminologie et traduction :

> Gardner's theory of multiple intelligences, which dates from his 1983 book, has attained a somewhat mythic quality in the field of pedagogy. He originally identified seven different intelligences (linguistic, logical-mathematical, spatial, musical, bodilykinesthetic, intrapersonal, and interpersonal). He later adds a naturalist intelligence and considers incorporating **existential intelligence**, but never fully commits to this ninth intelligence (Gardner, 2008).
>
> In this text, however, the author attributes emotional intelligence to Gardner (paragraph 49). Emotional intelligence is a concept postulated by Goleman (1995), who he cites just a few lines later (paragraph 53), but it is not part of Gardner's theory.

[5] Il s'agit de Kyra Hauck, diplômée du master ILTS (Industrie de la langue et traduction spécialisée en 201-17). Qu'elle soit ici remerciée pour son exemple.

Encore fallait-il s'en apercevoir… Le commentaire et la traduction, en anglais, seront donc les suivants :

> As this is simply an accidental misrepresentation, I corrected emotional to existential intelligence in the translation.

> Howard Gardner (1987), studying the concept of multiple intelligences, came to understand that intelligence should be considered not as something innate and unchangeable, but rather as an ability to be developed through formal and informal education. He recognizes the following types of intelligence: logical-mathematical, linguistic, spatial, musical, bodily-kinesthetic, intrapersonal, interpersonal, naturalist, and existential. All of these intelligences must be stimulated to in order to foster students' holistic development.

Revenons aux propos de notre collègue Kevin Hendzel. Nous trouvions tout à l'heure qu'il en disait trop (tous des menteurs !). Nous estimons maintenant qu'il n'en dit pas assez. Quels sont les autres points de divergence avec lui, à ce stade ?

- la traductrice n'est pas une experte du domaine : elle a simplement fait (consciencieusement) son travail de documentation ;
- grâce aux techniques de recherche documentaire, de compilation de corpus et d'extraction de terminologie, elle pourra fort bien faire de même, demain, dans d'autres domaines ;
- elle a fait ici mieux que l'auteur du texte de départ en rectifiant une erreur : la traduction, quand elle est réussie, opère un passage à la limite. Ce qui était (involontairement) mensonger, parce que erroné, au départ, ne l'est plus à l'arrivée. Ce qui ne signifie pas que notre traductrice aurait pu écrire le reste de l'article : eh oui, nous avons belle et bien affaire à des compétences différentes et complémentaires. Et complémentaires parce que différentes.

Pourquoi a-t-elle eu raison d'agir ainsi ? Tout simplement parce que, si elle avait laissé cette erreur (consciemment ou inconsciemment), elle aurait pris le risque, dans l'hypothèse où un destinataire l'aurait décelé dans le texte d'arrivée, d'être, elle, taxée d'incompétence...

Mais le mensonge peut aussi être parfaitement intentionnel. Dans le même texte, une source est citée comme une autorité, alors qu'elle ne se situe pas au même niveau que d'autres, véritablement scientifiques. Et renvoie en pratique (c'est indiqué ailleurs dans le texte de départ) à une formation payante dans laquelle l'auteur du texte à des intérêts... Ce que l'étudiante décrit dans ces termes :

> Beyond the slight errors and stylistic preferences of the author, I encountered one major issue with the translation text. In paragraph 52, Escribano cites Dilts and Epstein (1995) and their neuro-linguistic programming (NLP) theory. The author presents this theory the same way that he presents all others in this text. However, this work does not have the same status as the other theories at all.
>
> Por otro lado, a través del trabajo de Dilts y Epstein (1995) se establece el "aprendizaje dinámico con la programación neurolinguistica" (PNL), donde la neurolinguistica se estructura a través de las conexiones presentes entre el lenguaje y el sistema nervioso, que forman las estructuras que construyen nuestros modelos del mundo, de tal modo, que las palabras que usamos, junto con nuestro lenguaje corporal, dan cuenta de nuestro modo de pensar. [...]
>
> It seems very out of place in a dissertation to cite a for-profit pseudoscience as if it were just another theory to be considered. If this translation were to be published in a scientific journal, it would be my duty as a translator to point out the nature of NLP. The credibility of the author and the journal would be at stake.

On touche ici du doigt la distinction entre décision déontologique et décision éthique : parce que son rapport à la valeur de vérité est fort, la traductrice est tentée, sur le plan éthique, individuel, de rectifier. Et compte tenu des circonstances, ses principes professionnels la conduisent à conserver dans le texte d'arrivée l'accroc à la vérité contenu dans le document initial :

> In this case, however, the dissertation has already been published, so it is beside the point for me to point out any ethical concerns. I therefore […] simply translated the passage as is.

3. La vérité, certes, mais laquelle ?

Ici se pose néanmoins une question : dès lors qu'on se place dans une perspective pragmatique – mais on pourrait dans une large mesure en dire autant de la traduction littéraire –, la vérité comme concept éternel, platonicien, perd beaucoup de sa superbe. Depuis William James – mais on pourrait tout aussi bien dire depuis Aristote –, Il s'agit avant tout d'un phénomène démocratique : sera jugé vrai ce qui, après échange d'arguments, apparaîtra comme convaincant au plus grand nombre. D'où, en traduction, la concurrence des subjectivités et la publication de numéros thématiques de revues sur la neutralité.

La question est ancienne, mais elle possède une actualité scientifique et une autre, hélas, politique. Scientifiquement, cette actualité s'appelle traductologie de corpus, et plus généralement massification des ressources à partir desquelles va se former le jugement quant à la pertinence en biotraduction, voire s'effectuer la traduction automatique. Cette évolution avait été pressentie avec brio par Bourigault et Slodzian (1999) en terminologie, rompant ainsi avec une vision essentiellement normative de cette discipline. Elle s'est entre-temps communiquée à la phraséologie (Gledhill, 2016), grâce en particulier aux concordanciers, qui sont d'une aide incomparable pour déterminer les collocations d'un terme, et à la traduction tout court. Du moins sur les textes qui s'y prêtent.

Ce à quoi nous assistons, c'est donc à une subjectivisation tempérée par le nombre : dans le rapport à la vérité, il n'est plus question qu'un seul ait raison contre tous, mais il demeure possible et souhaitable de ne pas faire dépendre la totalité de nos décisions de la seule statistique. Un contre-exemple : un de nos étudiants (Anquetin, 2011) avait naguère réalisé un mémoire de recherche documentaire, traduction et terminologie sur la détermination de l'angle de cône de spray dynamique des moteurs diesel – ou Diesel : tout est là. Pour lui, il s'agissait d'opter, dans l'écriture de ce qualificatif, pour la majuscule, dans la mesure où le corpus de textes comparables en français rassemblé par ses soins privilégiait très largement cette écriture. Pour nous, il s'agissait de l'écrire en bas de casse, dans la mesure où la règle typographique fait du mot *diesel* (certes inspiré du nom d'un inventeur et industriel) un adjectif, ou à la rigueur un nom commun. Qui a raison : l'usage en langue de spécialité ou la règle générale ?

Quoiqu'ayant trouvé son argument et son usage des corpus fort intelligents, nous persistons à ne pas être d'accord avec cet (ex-)étudiant : les traducteurs ont à notre sens un rôle à jouer dans la défense de la langue vers laquelle ils traduisent. Disons que les corpus sont un outil – précieux – d'aide à la décision. Mais gardons-nous de les laisser décider seuls.

Autre phénomène d'actualité, que faire de ce qui est vérité au-delà des Pyrénées et mensonge en deçà ? Quel que soit l'endroit où l'on situe, en l'occurrence cette démarcation géographique. Un exemple récent, que nous devons à Chris Durban, et qui a beaucoup agité les réseaux sociaux fin septembre 2017. Il s'agit, là encore, de Donald Trump, cette fois à l'occasion de son discours devant l'Assemblée générale de l'ONU (le 19 septembre, pour être précis), ce qui lui donne l'occasion de s'en prendre vivement à l'Iran. Et ce n'est plus lui qui est en cause, mais l'interprète qui doit restituer – en direct – ses paroles pour la télévision iranienne[6]. Que fait-il ? Il conserve le sens général, mais en atténuant très fortement le propos. Violemment attaqué sur les médias sociaux, il se justifiera quelques jours plus tard en ces termes : "*First, these remarks were untrue. Second, they were against my country and they were against Iran.* [...] *I think if it was anybody else, they would have done the same.*" Avant d'ajouter deux éléments, repris par la BBC : « *Mr Chitsaz claimed that because President Trump could be heard in the background it would be "obvious" what he had really said.* » et « *"I do not think it would be good if I spoke against my own country on my own national broadcaster," he added.* »

Qui a raison ? Cette traduction, là encore, est-elle mensongère ? Avons-nous affaire à un cas isolé ou à un cas représentatif ? De longues discussions, en particulier avec des traductologues en contact avec divers continents, nous inclinent à penser qu'il y aurait plutôt là soit le signe d'un changement d'époque, soit un phénomène interculturel. En tant qu'héritiers des Lumières, nous plaçons très haut dans notre registre de valeurs le respect de ce qui apparaît comme une vérité objectivable et démontrable. Et lorsque nous traduisons une opinion subjective – en l'occurrence celle du président des États-Unis –, nous tenons encore à le faire de la manière la plus objective possible (nonobstant nos propres mécanismes inconscients de subjectivation). Mais à l'ère des « vérités alternatives » et de la remise en cause géopolitique de ce qui apparaît à certains comme un universalisme fortement teinté d'ethnocentrisme occidental, on voit effectivement apparaître des stratégies ou des tentations autres. Qui vont poser, une fois

[6] Voir notamment http://www.bbc.com/news/world-middle-east-41347217 (consulté le 26 septembre 2017).

de plus, un problème de positionnement aux traducteurs et aux interprètes : de qui sommes-nous les porte-voix ou les porte-plumes ? À partir de quelle conception de la vérité ? Avec quel statut, c'est-à-dire avec quel degré de responsabilité par rapport aux propos tenus ? On peut soit balayer ces questions d'un revers de main en considérant ces phénomènes comme autant de regrettables déviations – attitude normative –, soit les étudier pour eux-mêmes et pour ce qu'ils peuvent nous apprendre pour nous, pour notre époque et pour les éventuelles évolutions de notre profession – attitude descriptive. Nous estimons que la seconde option est plus productive.

À l'évidence, en tout cas, dans certains contextes, il ne semble pas anormal de ne pas traduire, ou alors d'édulcorer fortement un texte de départ qui nous paraît mensonger. Ce qui, nous en convenons, mérite d'être approfondi et étayé. Mais à ce stade est au moins attesté empiriquement. On peut néanmoins d'ores et déjà opérer une généralisation : ici non plus, il n'y a pas, de la part du traducteur ou de l'interprète, mensonge, mais plutôt rapport exacerbé à la vérité, quoique d'une vérité relativisée, d'un *sentiment de vérité*, aussi oxymorique que cette expression puisse paraître. Et qu'on le veuille ou non, quels que soient nos moyens de vérification de nos hypothèses, c'est bien à partir de cela que nous traduisons. Là encore, en traduction pragmatique, à tort ou à raison, on a tendance à rectifier. Et à rectifier à partir de l'idée (partielle) que l'on se fait de la vérité. Cette discipline n'aurait, en faisant ce constat, guère plus d'un siècle de retard sur ce que nous enseigne par ailleurs la littérature.

4. Se mentir à soi-même : de l'autosuggestion en traduction

Reste un cas de figure : peut-on encore parler de mensonge lorsqu'un traducteur écrit n'importe quoi en toute bonne foi ? Nous penchons pour l'affirmative : il y a mensonge par autosuggestion. Un exemple, tiré d'un mémoire, là encore de recherche documentaire, terminologie et traduction, sur l'utilisation de l'électromagnétisme dans la recherche archéologique, où il est question de la couche de loess qui recouvre une bonne partie du territoire chinois (et on nous pardonnera de ne pas en citer l'auteure) :

> **Da manche Lössabfolgen wie z. B. an chinesischen Plateaus bis zu 300 Meter dicke Schichtabfolgen enthalten**, lassen sich diese zur Rekonstruktion von Klimaschwankungen bis über die letzten 2,5 Mio. Jahre heranziehen […].

> **Les couches de loess, telles que celles du plateau chinois qui s'élève à 300 m au-dessus du niveau de la mer contiennent plusieurs couches épaisses** qui permettent de reconstituer les variations climatiques sur les 2,5 millions d'années passées […].

Le problème principal[7] tient ici dans la capacité à prendre du recul (rapport au réel) : cette étudiante n'a pas vu, ou pas voulu voir qu'il s'agissait d'une couche géologique dont l'épaisseur peut atteindre 300 mètres (ce qui autorise du coup des carottages permettant de remonter très loin dans le temps), et non d'une couche dont la hauteur serait uniformément de 300 mètres, ce qui est certes absurde. Une simple question s'impose alors : dans quelle mesure faut-il être capable de se mentir à soi-même pour proposer certaines solutions, occasionnellement loufoques, mais de bonne foi ? Nous sommes persuadé que ce cas n'est pas rare. Une fois de plus, l'erreur est seulement le révélateur d'un mécanisme de pensée usuel : nous traduisons ce que nous avons compris, ou cru comprendre. Ce qui constitue un acte de volonté, voire un acte de foi, qui peut, dans certains cas, se substituer à la démarche (préférable) consistant à vérifier et à réfléchir. C'est la dimension rhétorique de la traduction, et cette rhétorique, nous l'appliquons tout d'abord auprès de nous-mêmes : traduire suppose, une forme de crédulité. Hannah Arendt, dans *La Crise de la culture* (1954/1972, *passim*), trouvait finalement quelques vertus au mensonge, et notamment celle d'être un substitut efficace à la violence. Nous serions tentés de transposer cet argument à la traductologie : bien sûr, le résultat du mensonge par autosuggestion est ici fautif et erroné, mais sur le plan de la démarche, c'est toujours mieux que de calquer par démission devant la nécessité de comprendre. Le faux est ici un moment du juste.

Conclusion

Opinions extérieures liées à la traduction de textes sacrés, stratégie commerciale de traducteurs, erreur factuelle ou travestissement de la réalité dans le texte de départ, différence de vision du monde entre locuteur initial et traducteur ou interprète, appréciation du traducteur quant à ce qui doit être constitutif de la réalité à retranscrire : en fait, dans tous ces cas de figure, nous nous trouvons face à un phénomène récurrent, à savoir la transmutation

[7] Il y en a d'autres, certes : il aurait par exemple été préférable d'écrire *Certaines couches de loess, par exemple celle du plateau chinois, pouvant atteindre une épaisseur de 300 m, les carottages prélevés sur ces structures permettent de reconstituer les variations climatiques sur une période de 2,5 millions d'années.*

d'un cas particulier en vérité – et donc en jugement – générale. Ce que manifeste, au fond, le soupçon de mensonge, c'est l'existence de conflits de valeurs quant à ce que la traduction, dans son exercice, ses mécanismes ou sa fonction, est ou devrait être. Et le présent article, il nous faut le reconnaître, ne s'exonère pas non plus de cette critique. C'est le risque de toute traductologie à base empirique – et c'est bel et bien un problème de neutralité que pour l'apaisement de notre conscience scientifique (on peut aussi reprendre le mot d'*autosuggestion*), nous traitons en rangeant ce type de démarche sous le signe de la casuistique : le raisonnement à partir de cas – dont nous espérons qu'ils sont représentatifs. Du point de vue épistémologique, nous nous trouvons donc face aux mêmes difficultés que les différentes parties prenantes du phénomène traductif dont nous avons tenté d'examiner les comportements. Dans notre discipline, la généralisation est toujours une prise de risque. C'est problématique, mais c'est aussi la condition d'une traductologie qui se veut « productive » (selon l'expression de Ladmiral, 2009, p. 52). Nous prendrons donc le risque de dire ceci :

- Du fait des compétences à mettre en œuvre pour mener ce complexe travail d'élucidation et de positionnement, l'opération de traduction nous met, plus sans doute que beaucoup d'autres professions, face à nous-mêmes, en même temps qu'elle nous demande de neutraliser nos propres opinions. Traduire un texte, c'est aussi, dans une certaine mesure, par nécessité de se positionner par rapport à l'auteur et au destinataire, se traduire soi-même. C'est tendre vers une forme de vérité intime. C'est un premier élément qui nous rend aussi sensibles aux soupçons de mensonge. D'où le sentiment, et parfois la crainte, chez l'un ou chez l'autre, d'intrusion dans l'intimité d'autrui lorsqu'on relit la traduction d'un autre.
- Ce processus peut être perçu comme libérateur en ce que cette opération suppose une maîtrise grandissante du *logos*. Il peut aussi être ressenti comme insupportable, par intrusion d'un autre dans nos mécanismes de production du discours. C'est un deuxième élément.
- Ce qu'il s'agit de faire, en termes psychologiques ou cognitifs, c'est d'abord d'atteindre une forme d'intime conviction quant au sens du texte de départ et à la destination du texte d'arrivée, et ensuite de donner sa chance à la rhétorique, c'est-à-dire de convaincre le reste du monde que nous avons vu juste : *sin non e vero...* Mais toujours, de notre part, sans certitude. Ce qui constitue un troisième facteur de fragilité et rend notre rapport à la notion de vérité si sensible et si exacerbé.
- Et c'est ce qui fait de la traduction une opération essentiellement ironique.

Sincèrement vôtre.

Références bibliographiques

Allen, Woody, « But Soft... Real Soft » *in Without Feathers*, repris dans *the Insanity Defense*, 1972/2007, New York, Random House Trade Paperbacks.

Anquetin, Thomas, mémoire de recherche documentaire, terminologie et traduction, 2011. Texte original : Bauer, Wolfgang, « Empirisches Modell zur Bestimmung des dynamischen Strahlkegelwinkels bei Diesel-Einspritzdüsen », Universitätsbibliothek der TU München, 2007.

Arendt, Hannah, *La Crise de la culture – Huit exercices de pensée politique*, traduit de l'anglais et de l'allemand sous la direction de Patrick Lévy, 1954/1972, Paris, Gallimard.

Borges, Jorge Luis, *Conférences*, traduit de l'espagnol par Françoise Rosset, 1985, Paris, Gallimard, collecton « Folio Essais ».

Bourigault, Didier et Monique Slodzian, « Pour une terminologie textuelle », *Terminologies nouvelles*, 1999, n°19, pp. 29-32.

Dacier, Anne (« Mme Dacier , *Des Causes de la corruption du goust*»), 1735, disponible à l'adresse suivante : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76966.image (consultée le 19 février 2018).

Deleuze, Gilles, *Pourparlers*, 1990, Paris, Éditions de minuit.

Froeliger, Nicolas, « Les mécanismes de la confiance en traduction – aspects relationnels », *The Journal of Specialized Translation*, 2004, Issue 2, juin : http://www.jostrans.org/issue02/art_froeliger.php

Froeliger, Nicolas, « Les points aveugles de la confiance dans la rédaction et la traduction des textes pragmatiques », *The Journal of Specialized Translation*, 2005, Issue 3, janvier : http://www.jostrans.org/issue03/art_froeliger.php

Froeliger, Nicolas, « Le sentiment d'imposture en traduction », *in* Lautel Ribstein, Florence, Jean-Yves Masson et Gius Gargiulo (sous la direction de), Revue SEPTET, Des mots aux actes, n° 3, 2012, Actes du colloque *Jean-René Ladmiral : une œuvre en mouvement*, 3 et 4 juin 2010, organisé par la SEPTET et le CRLC, à l'Université Paris IV, pp. 98-114.

Froeliger, Nicolas, *Les Noces de l'analogique et du numérique – De la traduction pragmatique*, 2013, Paris, Les Belles lettres, coll. « Traductologiques ».

Froeliger, Nicolas, « Traduction et trahison - Tout est dans le contexte », chapitre II de *Traductions et contextes, contextes de la traduction*, sous la direction de Michaël Grégoire et Bénédicte Mathios, 2017, Paris, L'Harmattan, pp. 33-52.

Froeliger, Nicolas, « Pour une réhabilitation de la trahison en traduction », *Langues, cultures et sociétés*, sous la direction d'Héba Lecoq et Jean-René Ladmiral, à paraître, Casablanca.

Gledhill Christopher, « Phraseological variation and its implications for translation: the role of 'effect' nouns in light verb and anaphoric constructions in French and English scientific discourse » *in* Patricia Phillips-Batoma et Florence Zhang (sous la direction de) *Translation as Innovation: Bridging the Sciences and the Humanities*, 2016, Chicago, Dalkey Archive Press, pp. 65-96.

Goodin, Robert E., *Manipulatory Politics*, 1980, New Haven et Londres, Yale University Press.

Hauck, Kyra, mémoire de recherche documentaire, terminologie et traduction, 2017. Texte original : The Cognitive Neuroscience of Music Literature Search, El cerebro musical en Educación Primaria, Emilio Mateu Escribano's 2013 dissertation for the Universidad de Valladolid in Spain.

Heinich, Nathalie, Des Valeurs - Une approche sociologique, 2017, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines.

Hendzel, Kevin, « Everybody Lies » (blog) , 2013. Disponible à l'adresse http://www.kevinhendzel.com/everybody-lies-marketing-claims-of-universal-expertise-by-freelance-translators-and-we-do-everything-agencies-damage-industry-credibility-and-drive-the-commodity-mentality/, consulté le 21 septembre 2017.

Jääskeläinen, Ritta, « Hard Work Will bear Beautiful Fruit. A Comparison of Two Think-Aloud Protocol Studies », *Meta, Journal des traducteurs*, volume 41, n°1, 1996, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, pp. 60-74.

Kant, Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs,* 1785/1985, Paris, Gallimard, collection de la Pléïade, Œuvres philosophiqus, tome 2.

Koskinen, Kaisa, *Beyond Ambivalence – Postmodernity and the Ethic of Translation* (thèse de doctorat), 2000, Université de Tampere (Finlande), Acta Universitatis Tamperensis n° 774.

Ladmiral, Jean-René, « Traduction et philosophie », in *Traduction et philosophie du langage.* Actes du colloque international organisé par SEPTET (à l'initiative de Florence Lautel-

Ribstein), Université de Strasbourg II : 9-10 mars 2007. Revue SEPTET (Société d'Études des Pratiques et Théories en Traduction) , 2009, Paris, Éditions Anagrammes, pp. 47-70.

Lane, Timothy et Steven Philips, *Aléa moral – Les financements du FMI poussent-ils emprunteurs et prêteurs à l'imprudence ?*, 2002, Washington, Fonds monétaire international. Disponible à l'adresse https://www.imf.org/external/pubs/ft/issues/issues28/fra/issue28f.pdf (Consulté le 23 mai 2019)

Machiavel, Nicolas, *Le Prince*, 1532/2001, Paris, Ivrea.

Robert-Diard, Pascale, « Au Tribunal, les insultes de John Galliano en VO et en VF », Paris, *Le Monde*, 23 juin 2011. Disponible à l'adresse : http://www.lemonde.fr/societe/article/2011/06/23/au-tribunal-les-insultes-de-john-galliano-en-vo-et-vf_1539826_3224.html?xtmc=galliano_interprete&xtcr=10 (consultée le 19 février 2018).

Steiner, George, *After Babel, Aspects of Language and Translation*, 1975, Oxford University Press, New York et Londres. Nous nous référons à la traduction française de Lucienne Lotringer, *Après Babel*, 1978, Paris, Albin Michel.

Viennot, Bérengère, « Pour les traducteurs, Trump est un casse-tête inédit et désolant », *Slate*, 14 décembre 2016 : http://www.slate.fr/story/131087/traduire-trump-mourir-un-peu (consulté le 25 octobre 2017).

Viennot, Bérengère, *La Langue de Trump*, 2019, Paris, Les Arènes.